

5 - Affaires courantes de Jacques Lanctôt (VLB éditeur)

Number 27, Fall 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39658ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1982). Review of [5 - Affaires courantes de Jacques Lanctôt (VLB éditeur)]. *Lettres québécoises*, (27), 96–96.

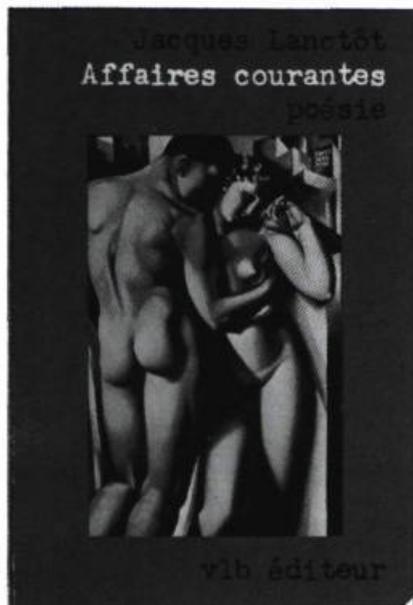
5-
Affaires courantes
de Jacques Lanctôt
(VLB éditeur)

C'est dans le genre *poésie* que l'éditeur nous présente *Affaires courantes* de Jacques Lanctôt. Il s'agit de lettres que, de la prison où il se trouvait, l'auteur écrivait à Carole David, son amie. Je veux bien que ces lettres soient poétiques mais est-ce que cela justifiait qu'on les présente dans ce genre ? Je ne crois pas. Le genre *Lettres d'amour* existe depuis longtemps dans toutes les littératures. Jean-Claude Carrière a même fait une anthologie des plus célèbres publiée dans « J'ai lu », en 1962. Qui ne connaît les lettres d'Héloïse et d'Abélard ? Qui n'a pas entendu parler des lettres de la religieuse portugaise, écrites selon toute vraisemblance par un homme. Il y a aussi Bonaparte qui maniait quelquefois aussi bien la plume que l'épée. Et puis Georges Sand et Musset.

Parce que ce genre de littérature est assez peu pratiqué, il ne s'en suit pas qu'il n'existe pas. Y en a-t-il eu d'autres à le pratiquer ici ? Aucun nom ne me vient à l'esprit mais certains monologues présentés comme théâtre ressemblent beaucoup à des lettres d'amour.

La solitude a quelquefois ses bons côtés. Elle nous oblige souvent à nous découvrir des talents que nous ne connaissions pas. C'est un peu ce qui est arrivé à Jacques Lanctôt qui publiait *Rupture de Ban* en 1979 et nous présente cette fois un moi encore beaucoup plus intime avec *Affaires courantes*. La première lettre commence ainsi :

Mon amour, je m'étale de long en large sur ce blanc papier où je brûle de m'offrir à toi. Devant moi, des barreaux qui empiètent sur tout ce que j'ai de désir, qui m'empalent jusqu'au coeur . . .



Quelques pages plus tard, Lanctôt imagine qu'il est en train d'écrire son journal, mais il comprend vite que même s'il écrivait une lettre par jour ou tous les deux jours, ce ne serait vraiment pas un journal. Et voici qu'il dit : *J'ai des penchants pour l'écriture moderne, ce qu'on appelle la modernité . . .*

Évidemment il lit Barthes, Bataille, Artaud, Foucault, Cixous, Debray. Il ajoute :

Mais il est sûr que mon romantisme transpire dans mes choix. Ce romantisme, il ne transpire pas seulement dans ses choix mais dans les lettres que nous lisons. Et comment ne pas être romantique, lyrique, quand le coeur parle du trop plein d'amour qui semble ne servir à rien. Sans s'en rendre compte, cet homme qui s'ennuie fait comme tous les grands amoureux qui nous ont laissé leurs lettres, il se laisse aller au délire, il se met à nu.

Bien des mots qui n'auraient pas eu leur place dans les lettres d'amour des siècles passés parce que la littérature, c'était la pudeur, ne semblent pas du tout déplacés ici parce que la littérature, c'est l'impudeur.

Délire et théorie. J'ai pris congé de ton linge de corps si odorant et j'en pleure. Comme lorsque je touchais l'anus éveillé, rubicond, onctueux, mon archipel de plénitude.

Ou encore :

. . . on se fait jouir, bandés ou pas, on se mordille les seins, on se mange sous la table, entre les jambes c'est tout beau, si chaud si intime, nos fors intérieurs ont des odeurs de cul et d'aisselles, nos organes se rendent utiles, on va pas tout botcher de nouveau, nos matières grises roses brunes s'emmêlent.

Je ne veux pas laisser entendre que ces lettres d'amour sont uniquement des écrits érotiques, non. C'est beaucoup plus que cela. Ce que je veux dire, c'est que l'auteur n'a pas refusé l'érotisme quand le besoin s'en est fait sentir. Car, ces lettres, c'est un questionnement de tout l'être, c'est un retour sur soi, c'est aussi un cri de détresse dans le grand silence blanc des journées qui se ressemblent toutes.

Nos vies privées s'ouvrent aux excès, ça bascule d'heure en heure, des rêves nous saisissent au réveil . . .

Sans qu'on sache pourquoi, soudain, les lettres changent d'allure. Elles nous arrivent sous forme de vers libres. Mais c'est toujours le ton de la confiance, comme dans les premiers textes. Est-ce plus efficace ? L'auteur le croyait peut-être. Je me sentais plus à l'aise dans la première partie du livre.

Des lettres d'amour, nous avons peut-être eu trop peur de nous en écrire. Parce que nous sommes trop timides ou quoi ? Jacques Lanctôt a raison de ne pas l'être. □

Porte ouverte II

Croquis laurentiens,

du Frère Marie-Victorin

(Coll. du Nénuphar, Fides)

Qui ne connaît, au moins de titre, *La Flore laurentienne*, ouvrage de réputation mondiale qui valut à son auteur quantité d'éloges et quelques Prix prestigieux dont le Grandogier de la Société botanique de France en 1932 et le Prix de Coigny de l'Académie des Sciences de Paris en 1935 ? C'est à cet ouvrage que le lecteur d'aujourd'hui associe généralement le nom de Marie-Victorin. Mais sait-on que Marie-Victorin fut également un écrivain prolifique, très apprécié en son temps pour ses *Récits laurentiens* (1919), ses *Croquis laurentiens* (1920), pour son *Charles Le Moyne, Drame historique en trois actes* (1925) et nombre de textes de toutes sortes (conférences, débats, articles de vulgarisation scientifique) qu'il ne cessa d'écrire jusqu'à sa mort en 1944 ? La récente ré-édition des *Croquis laurentiens*¹ par la Maison Fides sort de l'oubli cet écrivain que fut le Frère Marie-Victorin. Cette ré-édition, préparée et présentée par André Gaulin avec la collaboration d'Aurélien Boivin, constitue une occasion merveilleuse de découvrir l'homme et l'écrivain derrière le botaniste et le naturaliste.

On a beaucoup parlé, à propos des *Croquis laurentiens*, de l'art de l'auteur, de ses dons poétiques, de la valeur tant littéraire que pédagogique de cette prose « d'un style si coloré et d'un sentiment si délicat » (Olivier Maurault²), où se révèle, « en même temps qu'un naturaliste érudit, un littérateur distingué » capable de transformer la description, « cette chose froide et morte », en « une vie bouillonnante » (Gabriel Gagner³). Louis Dantin lui-même, qui reprochait bien à la forme de l'auteur « son dessin habituellement orné, sa couleur trop uniformément éclatante, son romantisme à haute pression » ne put s'empêcher d'admirer « la plantureuse variété, la richesse princière et prodigue » de la langue et des phrases des *Croquis*, la « chaleur » et la dimension « encyclopédique » des descriptions de l'auteur⁴. D'autres, moins nombreux, n'ont pas